



Entrevue New York par  
**Garth Risk Hallberg**  
Page F 2



**Autoportrait** d'un  
immigrant québécois  
Page F 6

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 30 ET DIMANCHE 31 JANVIER 2016

## Yann Martel Aller à la montagne

Malgré ses premiers écrits et sa fable sur l'holocauste *Béatrice et Virgile* (XYZ, 2010), Yann Martel reste l'écrivain de *L'histoire de Pi*, ce livre sorti en français en 2001, propulsé vers le succès d'abord par le prix Man Booker, puis par le film d'Ang Lee (2012). L'auteur, qui écrit lentement, revient cette saison avec un roman où l'on suit trois têtes, Tomas, Eusebio et Peter, sur trois époques (1904, 1939, début des années 80). *Les hautes montagnes du Portugal* est un voyage initiatique à relais où parties et personnages se répondent, se font miroir et jouent d'échos. Trois hommes cherchent à apaiser leur douleur d'avoir perdu un être très cher. Réflexion inattendue sur la foi, sur les réponses à faire à la souffrance, sur l'attachement humain, le roman distille un charme secret, puissant, et une émotion certaine. Discussion avec l'auteur.

Propos recueillis par Catherine Lalonde

### Pourquoi aujourd'hui tenir cette réflexion sur la foi ?

C'est le rôle de l'artiste d'être à contre-courant. Écrire un roman autour de l'iPhone ou des nouvelles technologies ne m'intéresse pas : on ne vit et ne parle que de ça. C'est cette idée antique de la foi qui m'intéresse — et je parle ici autant de la foi romantique, politique, ou même de la foi en une équipe de hockey... —, cet acte d'amour envers quelque chose qui nous est extérieur, qui n'est ni rationnel ni pragmatique, qui est inconfortable, troublant. Ça m'intrigue.

Ça ne m'intéresse absolument pas de défendre la foi catholique, ou les juifs orthodoxes, ou l'islam : la religion organisée, je m'en fous. M'intéresse cet acte très privé de croire à quelque chose dont on n'a aucune preuve. Et il n'y a personne dans le *mainstream* littéraire qui discute de religion ou de foi sans que ça baigne dans l'ironie ou le mépris, alors que j'ai l'impression qu'il y a des millions de gens, un peu honteux, un peu cachés, qui ont une espèce d'aspiration spirituelle. Dans nos vies effrénées, entre le travail et les enfants, on a ces moments où on réfléchit à cette fameuse recherche de sens. Et c'est la foi religieuse qui a la plus grande prétention à créer des choses imaginaires.

Il y a une pensée magique dans la religion qui existe seulement sinon en littérature et en art. Ce sont les mêmes méthodes de pensée : un roman demande qu'on fasse abstraction du fait qu'il n'est qu'un bout de papier avec de petits signes noirs, et qu'on l'imagine comme un monde réel. La religion demande aussi qu'on croie à ce qu'on est en train de lire, qu'on fasse ce *leap of faith*, et c'est ce saut-là qui m'intrigue.

### En le lisant, on a l'impression que le roman porte aussi sur les mystères de l'attachement, du lien, de l'amour.

Chacune des trois parties du roman commence par la perte d'un être cher (un fils, une femme, un père). L'utilité de la foi vient face au deuil, quand l'attachement est perdu. Quand je vivais à Montréal, pendant deux ans j'ai été bénévole aux soins palliatifs de l'hôpital Victoria. Et j'ai vu. Les rares personnes qui avaient une espèce de foi religieuse continuaient un dialogue entre la vie et la mort qui les rendaient plus sereins quant à leur fin. Ceux qui vivaient une vie laïque, purement séculaire, me semblaient complètement désemparés, traumatisés par le stress, la peur, la solitude, la douleur.

C'est l'impression que j'avais aussi en écrivant *L'histoire de Pi* : peu importe que la foi religieuse pointe vers une Grande Vérité ou une fiction — et quelque part, je m'en fous —, elle semble avoir un effet positif immédiat et rendre les gens capables de lâcher prise. C'est sa récompense. Et non d'épouser la douleur — la douleur reste douloureuse — mais de la remettre dans un contexte plus grand.

Ce qui est attirant avec la foi, c'est qu'elle n'a rien à voir ni avec le temps ni avec l'immédiat. Elle est en elle-même quelque chose d'intemporel. Une des observations que j'ai faite, en observant la religion, c'est que l'être vieillit, le corps vieillit, les pensées vieillissent. La seule chose qui reste toujours jeune, c'est la foi, éternellement. Elle ignore le passage, l'érosion du temps.



TIFFET

VOIR PAGE F 5 : MONTAGNE

Là où lire  
fait grandir...



Librairie  
**Monet**  
Des livres  
et des libraires

librairiemonet.com

## LIVRES

ENTREVUE

## Garth Risk Hallberg: mettre New York en bouteille

Symphonie déconcertante et monument d'après 11-Septembre d'un ex-punk, *City On Fire* est un pari ambitieux. Rencontre avec l'auteur.

CHRISTIAN DESMEULES

C'est une colossale brique de papier. Un amas de vies humaines, d'urbanité en mouvement, de rêves en morceaux et de passé. Un roman où convergent la naissance du mouvement punk, de jeunes banlieusards venus se frotter à la ville, les chansons de Patti Smith et de Lou Reed, des graffitis informes, des peintres sans le sou, des financiers sans scrupule, des junkies et des flics.

Symphonie déconcertante, roman d'amour fou écrit pour une ville démesurée, New York, monument post-11-Septembre, *City On Fire* est un livre particulièrement ambitieux. Son auteur, Garth Risk Hallberg, 37 ans, semble avoir eu l'ambition secrète de faire entrer tout entière la Grosse Pomme dans une bouteille.

Dans le café feutré d'un hôtel du 6<sup>e</sup> arrondissement parisien, à côté de mamies trop parfumées qui papotent en prenant le thé, Garth Risk Hallberg, en tournée de promotion en France et aux Pays-Bas, s'émerveille d'abord de constater que les journalistes européens préfèrent lui parler littérature plutôt qu'avances sur recettes et adaptation à Hollywood.

Son premier roman, très attendu, est un cocktail explosif qui se déroule sur près de mille pages bien serrées. On y croise un jeune écrivain, Mercer, homosexuel afro-américain monté de son Sud natal avec «son ambition dévorante d'écrire le Grand Roman Américain». Et son amant, William, peintre héroïnomane, musicien dans un mythique groupe punk démembré, en rupture de ban avec la richissime famille WASP à laquelle il appartient, les Hamilton-Sweeney. La sœur découverte de William, tout juste séparée de son mari volage qui travaille dans la haute finance. Un jeune Juif un peu punk du Connecticut, rêvant de la grande ville. Un concepteur de feux d'artifices, un journaliste un peu gonzo, des avocats malpropres, des bandits, petits ou grands.

Tous ces destins s'articulent autour de l'agression d'une adolescente de 17 ans dans Central Park le soir du 31 décembre 1976, tandis que les feux d'artifice illuminent le ciel de la ville. Tandis qu'elle est dans le coma, leurs histoires vont se croiser et s'entremêler — avec parfois des sauts dans le passé — jusqu'au blackout du 13 juillet 1977,



Garth Risk Hallberg

MARK VESSEY

alors qu'une coupure de courant générale plonge New York dans le noir.

À la façon des *Illusions perdues* de Balzac, on y suit la montée d'un jeune provincial ambitieux qui se heurte à la réalité de l'échec. À la différence que la venue de Garth Risk Hallberg à New York, la «capitale du monde libre», s'est, elle, traduite par une réussite qui prend aujourd'hui des allures de conte de fées.

Il y a deux ans, les plus importants éditeurs des États-Unis se sont arrachés son manuscrit avant qu'Alfred A. Knopf n'emporte les enchères en acceptant de verser à l'écrivain une faramineuse avance de 2 millions de dollars — un montant sans précédent pour un premier roman dans le monde de l'édition américaine, pourtant habitué aux coups d'éclat. «Mais c'est un livre auquel j'ai consacré sept années de ma vie. On oublie souvent cette donnée dans l'équation», relativise l'auteur.

## Le roman de New York

Lorsqu'il raconte le déclin qui a donné naissance au roman, Hallberg, passionné, se souvient d'abord de sa première visite dans la Grosse Pomme à l'adolescence. Là où il a grandi, en Caroline du Nord, on ne voyait à peu près pas de traces de l'Histoire. À New York, au

contraire, le passé était visible à chaque coin de rue. Avec ses différentes strates, ses mélanges sociaux, son théâtre permanent.

Mais c'est le futur, aussi, qui y était perceptible. C'est ainsi, au milieu de ces milliers d'histoires potentielles, que Garth Risk Hallberg a un jour eu l'idée de *City On Fire*, à 24 ans, quittant Manhattan un jour de 2003 après une autre des innombrables visites qu'il y a fait après le 11 Septembre 2001, une chanson de Billy Joel dans les oreilles (*Miami 2017*), évoquant le New York des années 1970.

«Alors que la vie normale reprenait son cours, que les événements étaient peu à peu recouverts par les discours, j'avais le sentiment que quelque chose allait être perdu ou oublié.» En totale rupture avec la poésie d'avant-garde qu'il écrivait jusque-là, mais tout à fait dans l'esprit de la «chaleur humaine» qui pouvait régner à New York à cette époque.

«Tout le roman se déroulait sous mes yeux, tout, avec sa myriade de personnages, son étendue et sa complexité, tout ce qui me tenait à cœur à ce moment-là. J'ai eu peur, tout simplement. Ça aurait engouffré toute ma vie. Je n'étais pas prêt pour ça.»

## Une épiphanie

«C'est la poésie qui m'a appris à être ouvert

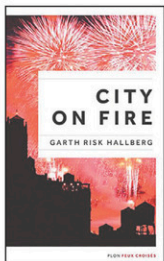
aux épiphanies», explique Hallberg. Et le punk, de son côté, lui a appris à dompter la peur. «La peur, c'est le signal. Si ça ne vous effraie pas, c'est parce que ce n'est pas de l'art. Mais ça ne veut pas dire non plus que c'est de l'art quand ça vous fait peur», lance-t-il en riant.

Critique littéraire pendant quelques années avant de faire son *coming out* d'écrivain (en plus d'avoir enseigné au primaire et d'avoir occupé des boulots alimentaires), Hallberg a toujours su de quel côté de la clôture il voulait évoluer: «On pensait que j'étais un zoologiste, alors qu'en réalité j'étais un animal...» Il reste que faire de la critique, poursuit-il, a été une expérience qui lui a donné l'occasion de réfléchir en profondeur à ce qu'est la fiction.

Contrairement au New York des années 1990, «prosperes mais insignifiantes», résume Hallberg pour expliquer son choix, on trouvait encore dans celui des années 1970 un mélange parfait de destruction et de création. «Il y flottait comme une sorte de danger permanent, la ville était animée d'une énergie vitale capable à tout moment de vous emporter très haut ou de vous engloutir.»

C'est cette atmosphère singulière, mélange de fantasme et de réalité, que l'écrivain a voulu capter et insuffler à son gros roman, tout en mesurant tel un sismographe la transformation de la ville, sondée à un point charnière de son histoire. De la même façon que les personnages sont liés entre eux et s'y transforment à travers une seule et même détonation.

On pourra lui trouver des airs de famille avec la série *The Wire*, mixée avec *Outremonde* de DeLillo (Actes Sud) et *Le bûcher des vanités* (Livres de poche) de Tom Wolfe. Mais Garth Risk Hallberg revendique ouvertement l'influence des grands romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle que sont Dickens, Tolstoï, Dostoïevski et Balzac. Avec son mélange d'empathie et de psychologie fine, d'ancien et de moderne, son roman possède indéniablement une âme. On aurait pu lui retrancher 200 pages, il est vrai, mais *City On Fire* devrait aisément trouver ses lecteurs.

Collaborateur  
Le Devoir

## CITY ON FIRE

Garth Risk Hallberg  
Traduit de l'anglais par Élisabeth Peellaert  
Plon  
Paris, 2016, 992 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

## La mort en directe, façon YouTube

DOMINIC TARDIF

Existe-t-il plus féroces critiques du milieu de la télévision que ceux qui y ont déjà œuvré? Il existe, en tout cas, peu de romanciers populaires arguant autant de vitriol sur leur petit écran que Ghislain Taschereau. En vitupérant à grands jets de cynisme noir une télé droguée à l'image-choc, l'ex-Bleu Poudre emploie les mots et le ton de celui qui décrirait la lie de la société.

Derrière sa webcam, Thomas Bernedi, lui, parle avec l'aplomb d'un homme qui ne badine pas. Si les utilisateurs de YouTube ne lui fournissent pas d'ici sept jours une raison valable de rester sur Terre, c'en est fini, le quinquas se suicide. «Vous croyez que j'ai tort de vouloir me donner la mort? Vous êtes persuadés que la vie en vaut la peine? [...] Vous êtes tellement convaincus que vous croyez pouvoir me faire changer d'idée? Me faire renoncer à mon projet? Eh bien, soit! Je vous offre la possibilité de me sauver la vie», assure-t-il devant la lentille.

Les messages qui émergeront sur les réseaux sociaux, mélange d'attaques violentes,

d'affligeantes banalités et de syntaxe à faire pleurer un Béscherelle, ne feront que cimenter ce qu'il supposait de plus dégueulasse ou décourageant chez ses semblables.

Il faudra qu'un dénommé De L'Étoile, illuminé mû par le désir de racheter symboliquement la disparition de son enfant dans un sacrifice, et Ludovic, adolescent participant à une télé-réalité d'espionnage, le pourchassent, pour que le funeste vlogueur s'enfoncé dans un fusil dans sa bouche. Du moins, peut-être.

## Outrance et caricature

La télé en bête et ultime lieu de triomphe de l'émotion sur la vérité, Internet en déversoir de la médiocrité ambiante, la foi ardente comme passeport vers la folie assassine: Ghislain Taschereau achète vraisemblablement ses idées dans un magasin d'occasion. Heureusement que son art tient moins de l'originalité d'une pensée que de l'outrance et de la caricature, des outils dont il use avec la brutalité d'un Pierre Falardeau, période *Elvis Gratton 2* ou *3*.

Entre le scabreux, le scatologique, le carnavalesque et le



Ghislain Taschereau

MIREILLE GRAVEL

réellement tragique, la causticité du père de l'inspecteur Specteur ne tolère que très peu la lumière. Rare soupape: l'humour acide des quelques chapitres décrivant par le menu les épisodes d'*Espion*, sorte de *Course destination monde* dans laquelle le monde aurait été remplacé par une série de volontaires ayant consenti à ce que des vidéastes amateurs les épient.

Dans *Étoiles tombantes*, les victimes de la perversité télévisuelle sont consentantes. Le talent de ceux à qui on promet de tutoyer les cimes du succès n'est qu'un prétexte pour l'animateur, qui se prélassait dans son éclairage. Rien n'est assez précieux, encore moins le drame humain, pour ne pas servir de chair à cotes d'écoute (non, *Étoiles tombantes* n'est pas un pamphlet sur la première saison de l'émission *La Voix*).

La colère de Taschereau, certes sans nuance, et son regard désespéré tourné vers un monde aux précipices de la fin du monde, possède la subtilité d'un brûlot punk. Elle pourrait aussi avoir l'effet cathartique d'une chanson de

Vulgaires machins chez ceux qui, tout en se méfiant des discours chagrins et des prédicateurs d'apocalypse, ne peuvent s'empêcher de régurgiter le système lorsqu'ils se retrouvent, par inadvertance, devant une de ces abrutissantes émissions à la chaleur desquelles tant de gens s'anesthésient.

Collaborateur  
Le Devoir

## ÉTOILES TOMBANTES

Ghislain Taschereau  
Éditions Goélette  
Saint-Bruno-de-Montarville,  
2015, 432 pages

POÉSIE

## Gérald Leblanc dans sa langue

HUGUES CORRIVEAU

Présenté comme le testament poétique de Gérald Leblanc, *Éloge du chiac*, paru pour la première fois en 1995 et réédité récemment, est une ode magnifique à toute parole libérée, à l'enjeu même de l'ouverture, afin «de jouer dans la langue et d'en rire/d'en rêver quand on find out/qu'on communique/même si le voisin fait mine/de ne rien comprendre/too bad de se priver.» C'est donc à un acte de foi, à une prise de liberté que le poète nous convie «en plein bricolage linguistique, vieux mots français entrecoupés d'expressions anglaises, verbes anglais à terminaisons françaises, ça brasse dans le lexique et en pleine modernité.»

Le poète, en toute lucidité, fait acte politique et d'affirmation, signe son existence conviant l'exacte force des dérangements de sa poésie forcément «dérivée», décapée. Il en avoue l'express exigence, l'extrême pertinence: «l'émotion/que cette langue/m'inspire/comme une mélodie/arrive dans le monde/dans des bouches/humaines/comme une proposition/de tolérance/au milieu des chutes/et des pertes/nous parlons/de la planète/à notre façon/so/what/gives/la langue exprime/une conscience/jamais dépourvue/d'histoires(s).»

## Extrême frontière

«Ce livre-là est important en ce sens que je voulais montrer quelque part, de ma modeste manière, qu'un projet littéraire était possible en Acadie.» Voilà la déclaration liminaire à ce recueil que Gérald Leblanc propose dans un documentaire que Rodrigue Jean lui a consacré et qui a justement pour titre *Extrême frontière*. Le recueil date de 1988 et offre des textes publiés en recueils ou en revues entre 1972 et 1988. Multipiste cette fois, comme le suggère

le titre d'une des parties de ce recueil si foisonnant que rien ne saurait le résumer. Le poète parle et témoigne, dévie et trace la voie, parsème des noms et des amitiés, des lieux et des tensions. Source inaugurale et augurale tout ensemble, ce paysage poétique rend à la trajectoire de Leblanc sa dimension «extrême», justement.

Dans la préface à la première édition de ce recueil, Herménégilde Chiasson reconnaissait le travail impérieux du poète: «Relier l'Acadie à l'Amérique et faire entrer la modernité dans notre écriture [...]. C'est aussi et surtout, dans ces textes du début, l'affirmation de l'acadianité séculaire dans ce qu'elle a de plus essentiel et de plus vertical.»

Partout les noms convoquent l'identité, chaque rue soulignée, chaque café, chaque lieu d'intensité, partout, où qu'il soit, car le poète fait exister en nommant, ancre sa vision et sa vie, est tout entier l'affirmation de sa réalité. Les recueils de Gérald Leblanc sont ainsi faits qu'il donne à voir et à parcourir, donne au réel un imprimatur, un seing qui l'assume. Écoutons-le: «j'irai chercher des mots dans les séismes et les houles [...] je serai celui qui multiplie et se divise un dictionnaire d'intensités.»

Collaborateur  
Le Devoir

## ÉLOGE DU CHIAC

Gérald Leblanc  
Les Éditions Perce-Neige  
Moncton, 2015, 144 pages

## L'EXTRÊME FRONTIÈRE (POÈMES 1972-1988)

Gérald Leblanc  
Bibliothèque  
canadienne-française  
Les Éditions-Prise de parole  
Sudbury, 2015, 204 pages

LES  
Edmond Dziembowski  
PITT  
L'Angleterre face à la France  
1708-1806  
SEPTENTRION.QC.CA  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

## LITTÉRATURE

## Plonger dans l'abîme avec Biz

Dans la peau d'un homme qui a commis l'irréparable

DANIELLE LAURIN

Il avait abordé la dépression d'un jeune père de famille dans son premier livre, *Dérives* (Leméac, 2010). Après *La chute de Sparte* (Leméac, 2011) sur le suicide d'un adolescent et *Mort-Terrain* (Leméac, 2014), thriller écologique qui lui a valu le prix France-Québec 2015, Biz enfonce le clou de la dévastation. Et ça fait mal.

*Naufrage* se scinde en deux. Une première partie mordante. Avec des éclairs de beauté, de tendresse, de sensualité. Une deuxième partie déchirante, sur la chute d'un homme confronté à la faute incommensurable qu'il a commise.

Le point de bascule arrive au milieu. Effet-choc garanti. Un drame épouvantable se produit. Autant le dévoiler tout de suite, plutôt que de tergiverser, d'user de paraphrases: impossible d'y échapper, c'est le pivot du roman. Sans lui, pas d'histoire. Arrêtez ici de lire si vous ne voulez pas savoir.

Cette histoire, elle prend sa source dans un fait divers survenu il y a quelques années et qui avait fait pas mal jaser. Comment peut-on oublier son enfant dans une auto pendant des heures? C'est ce qui arrive à Frédéric dans *Naufrage*. Par sa faute, son bébé est mort de déshydratation dans son banc d'auto, toutes vitres fermées, sous un soleil de plomb.

Si l'intrigue repose sur cet oubli irréparable, l'intérêt du roman tient dans la façon d'aborder le sujet. De le mettre en scène. Non seulement sur ce qui s'est passé avant, mais sur ce qui se passe après. Et même: que ce serait-il passé si...

Pari risqué: Biz emprunte les traits du père fautif. Pari réussi. On ne peut pas regarder les choses froidement, de l'extérieur, on entre de plain-pied dans le drame intérieur de son anti-héros. Malgré l'horreur de son oubli, c'est un appel à la compassion. Et si c'était vous?

## Ce qui s'est passé avant

Frédéric, 40 ans, analyste en statistiques au service du gouvernement, se voit du jour au lendemain relégué au Service des Archives. Compressions obligent.

«J'avais le canon de l'austérité appuyé sur la tempe. Le hamster de la panique courait



Le rappeur Biz emprunte les traits du père fautif.

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

dans ma tête. Qu'est-ce que j'allais faire? À quarante ans, j'étais trop jeune pour prendre ma retraite et trop vieux pour me réorienter.»

À partir de maintenant, il est condamné à se tourner les pouces comme ses nouveaux collègues. Payé à ne rien faire. La honte. Après une semaine dans ce «club Med», toujours pas de code pour mettre en marche son ordi.

Ironie, sarcasme, caricature au passage, Biz ne se prive pas de montrer l'absurdité de la situation. D'un autre côté, il se fait doux comme un agneau quand vient le temps de peindre la relation qui unit Frédéric à son fils d'un an. Un excellent père, celui-là, très présent aux besoins de son enfant.

Après tout: «Si la révolution féministe avait permis à la femme de devenir l'égal de l'homme, l'inverse était aussi vrai. En matière de parentalité, les pères étaient dorénavant aussi importants que les mères.»

Cet enfant, longtemps désiré, fait tout autant le bonheur de sa mère. À trois, ils forment une cellule qu'on croirait parfaite.

Quand le petit dort, les parents batifolent. C'est l'amour avec un grand A et le sexe enlevé. À noter: le contraste entre cette situation familiale idyllique et la noirceur dans laquelle on va sombrer.

Toujours est-il que ça n'empêche pas Frédéric d'angois-

ser sur son avenir professionnel et de s'assommer le soir à la vodka. Un matin, n'en pouvant plus de la situation kafkaïenne aux Archives, il formule un plan pour la dénoncer publiquement. Et c'est ce jour-là que le pire se produit.

## Ce qui se passe après

On l'imagine sans peine, la mère sera inconsolable. Et le père, rongé par la culpabilité. «On peut survivre à un deuil. C'est le travail d'une vie. On n'oublie jamais, bien sûr, mais on peut continuer d'avancer. Il y a des précédents. Je ne sais pas si on peut survivre au remords du meurtre involontaire de son enfant.»

Comme on peut s'y attendre, le couple va se dessouder. Chacun dans son monde, dans sa douleur. Pages très touchantes, bouleversantes, là-dessus.

Et puis il y aura une sorte de vindicte populaire envers Frédéric: médias vautours, radios poubelles, réseaux sociaux s'en donneront à cœur joie. Qui sont-ils pour juger? Encore là, on sent derrière tout cela une critique virulente de la part de Biz.

Mais l'essentiel du roman porte peut-être sur la question du pardon, finalement. Saurait-on pardonner un tel oubli? Se le pardonnerait-on? L'auteur pose habilement ses pions. Ça déchire.

## Ce qui aurait pu arriver

À travers tout cela, on assiste

aussi aux projections imaginaires du père. On ne comprend pas bien au début de quoi il s'agit. Mais de courtes incursions témoignent du désir de Frédéric d'imaginer ce qu'aurait été leur vie si ce drame insensé ne s'était pas produit. Son fils à tel âge, puis à tel âge, la famille qui s'agrandit, sa femme toujours amoureuse, etc.

Bonne idée. Mais était-il besoin d'insuffler des velléités d'écriture au personnage? L'auteur laisse en tout cas entendre que cela le sauvera, d'une certaine façon.

Le roman manque un peu de subtilité par moments. Il arrive que certaines scènes aient l'air plaquées, voire qu'elles froilent l'in vraisemblance. Il y a quelques comparaisons récurrentes qui apparaissent plutôt forcées (entre le monde du travail et les camps de concentration notamment). Et puis comme dans les romans précédents de Biz, il y a ce renvoi un peu lourd aux dieux, à la mythologie grecque, aux images de guerrier.

Mais ce sont là des irritants mineurs à vrai dire. Dans l'ensemble, le rappeur de 43 ans a affiné sa plume. C'est moins martelé, moins carré, davantage senti. *Naufrage* prend aux tripes. Sans aucun doute le roman le plus achevé de Biz.

## NAUFRAGE

Biz  
Leméac  
Montréal, 2016, 134 pages

Collaborateur  
Le Devoir

## TRAVAUX MANUELS

Sous la direction  
de Stéphane Dompierre  
Québec Amérique  
Montréal, 2016, 336 pages

## PREMIER ROMAN

## Vague à l'âme

CHRISTIAN DESMEULES

Une île «creuse» à la réputation lugubre, envahie par les eaux, sertie dans une Scandinavie imaginaire. Des fjords, un phare planté sur un tas de cailloux tombés au bout du monde, des pêcheurs qui risquent leur vie à chacune de leurs sorties en mer. *Farö*, le premier roman de Marie-Christine Boyer, mêle délicatement poésie marine et mythologie du nord.

Alors que les dernières familles habitant l'île Creuse l'ont fuie après une catastrophe de trop, *Farö*, un ancien journaliste, a fait le chemin inverse et choisi de s'y installer à demeure. C'est là qu'il va faire la rencontre de Turit, qui va le quitter au bout de quelques années en emportant avec elle un bout de l'île, avant d'aller accoucher d'une fille sur le continent.

Mais la femme est morte un an plus tard et l'enfant a été élevé par le meilleur ami du couple, Milosh, qui de son côté n'a jamais dit à la fillette qu'il n'était pas réellement son père. Tandis que *Farö*, toujours sur son île, dévasté, occupé tel un Sisyphe à lutter contre «le vent et les tempêtes», s'acharnait avec méthode à construire des digues aux allures de forteresse.

## Les îles de la nuit

Personnage solitaire vu comme un ermite un peu fou par les habitants de la côte, l'homme s'accroche à son île comme un mollusque à son coquillage. «Les saisons s'étaient succédées. Il avait vécu seul, hiver comme été, les murs avaient lâché, résisté, il les avait renforcés les uns après les autres. Ils tenaient. En partant, Turit l'avait enchaîné à une tâche sans fin à laquelle il ne pouvait faillir. S'il avait échoué, il aurait eu l'impression de la trahir. Ainsi s'étaient écoulées les années, jusqu'à ce jour.»

Près de dix ans plus tard, son vieil ami revient enfin le voir avec la petite Sakia pour rétablir la vérité et l'équilibre.

«Farö était devenu ce que les gens de Silofford voyaient déjà en lui auparavant, un ermite un peu fou»

Extrait de *Farö*

La perspective d'accueillir la fillette sur l'île semble emballer *Farö*. D'autant qu'il espère secrètement que Sakia pourra en quelque sorte le libérer de son attachement compulsif à l'île. Mais avant, il choisira plutôt d'héberger un vieux marin en phase terminale, pour lui offrir une fin de vie plus digne. Un long mois qui va aussi lui permettre de se réconcilier avec lui-même — et avec la mort.

Avec *Farö* — qui est aussi le nom d'une île de la mer Baltique, en Suède, où le réalisateur Ingmar Bergman a vécu et tourné certains de ses plus grands films —, Marie-Christine Boyer, née en 1954, signe un court roman plutôt impressionniste à l'écriture assez délicate mais peut-être un peu figée. Trop vite esquissée, aussi, l'histoire d'amour entre *Farö* et Turit nous permet difficilement de prendre la mesure de la détresse sentimentale de l'insulaire.

Non reste surtout le combat mené par un homme contre des forces invisibles, qui incarne au creux de son âme le vide de cette île isolée. Et qui prend la forme d'un combat perdu d'avance, celui de toute vie humaine.

Collaborateur  
Le Devoir

## FARÖ

Marie-Christine Boyer  
Triptyque  
Montréal, 2015, 138 pages

En librairie le 2 février

PALMARÈS

Gaspard LE DEVOIR

Du 18 au 24 janvier 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

Romans québécois		
1	Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba!	Amélie Dubois/Les Éditions réunies 1/11
2	Naufrage	Biz/Leméac -/1
3	Baiser • Tome 3 La belle et les bêtes	Marie Gray/Guy Saint-Jean 4/2
4	Ceux qui restent	Marie Laberge/Québec Amérique 2/12
5	Des nouvelles d'une p'tite ville • Tome 4 1970...	Mario Hade/Les Éditions réunies 3/2
6	Le passé recomposé	Micheline Duff/Québec Amérique -/1
7	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles 7/5
8	Faims	Patrick Sénécal/Alire 5/13
9	L'amour au temps d'une guerre • Tome 1 1939...	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean 8/15
10	Les maisons	Fanny Britt/Cheval d'août -/1

Romans étrangers		
1	Les enquêtes du département V • Tome 6 Promesse	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel 1/3
2	City on fire	Garth Risk Hallberg/Plon 5/2
3	Le Women's murder club • Tome 13 13...	James Patterson   Maxine Paetro/Lattès -/1
4	Une autre vie	S. J. Watson/Sonatine éditions 2/3
5	La mariée était en blanc	Mary Higgins Clark   Alaf Burke/Albin Michel 3/7
6	Millénaire • Tome 4 Ce qui ne me tue pas	David Lagercrantz/Actes Sud 4/21
7	Foglia l'insolent	Michael Connelly/Calmann-Lévy 7/11
8	Macabre retour	Kathy Reichs/Robert Laffont 6/14
9	Corps conducteurs	Sean Michaels/Alto -/1
10	Irrésistible folie	Christina Lauren/Homme -/1

Essais québécois		
1	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse 1/15
2	Treize verbes pour vivre	Marie Laberge/Québec Amérique 2/12
3	Je serai un territoire fier et tu déposeras tes...	Steve Gagnon/Atelier 10 6/6
4	La médiocratie	Alain Deneault/Lux 3/10
5	Manifeste des femmes. Pour passer de la colère...	Lise Payette/Québec Amérique 7/3
6	L'état du Québec 2016	Collectif/Del Busso 4/10
7	Foglia l'insolent	Marc-François Bernier/Édito 5/17
8	Second début. Cendres et renaissance du...	Francine Pelletier/Atelier 10 -/1
9	Rhapsodie québécoise. Itinéraire d'un enfant...	Akos Verbozy/Boréal -/1
10	Les libéraux n'aiment pas les femmes	Aurélien Lanctôt/Lux -/1

Essais étrangers		
1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard -/1
2	Je dirai malgré tout que cette vie fut belle	Jean d'Ormesson/Gallimard -/1
3	Sonnez, merveilleux!	Kent Nagano   Inge Kloepper   Isabelle Gabolde/Boréal 1/9
4	Sable mouvant. Fragments de ma vie	Henning Mankell/Seuil 5/14
5	Une certaine vision du monde	Alessandro Baricco/Gallimard 10/2
6	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel 2/14
7	Le code secret de l'Univers	Gričika Bogdanoff   Igor Bogdanoff/Albin Michel -/1
8	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 4/48
9	Terreur dans l'Hexagone. Genèse du djihad français	Gilles Kepel/Gallimard 6/2
10	Décroissance. Vocabulaire pour une nouvelle ère	Collectif/Écosociété -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE ÉROTIQUE

## En avoir plein les mains

DOMINIC TARDIF

La qualité d'un morceau de littérature érotique se mesure-t-elle au mouvement qu'il provoque dans la partie inférieure de votre corps? Ou doit-il forcément aspirer à nommer de façon inédite cette activité mystérieuse qu'est la sexualité? *Travaux manuels*, deuxième collectif de nouvelles osées dirigé par Stéphane Dompierre (après *Nu*, Québec Amérique, 2014), parvient, dans ses moments les plus forts, à accomplir ces deux prouesses à la fois.

À commencer par Michel-Olivier Gasse, qui rappelle avec *On essuiera ou on oubliera*, truculent récit d'un caniculaire road-trip, comment une libido endormie peut paradoxalement se réveiller sous le coup de l'animalité. Stéphanie Boulay, «moitié blonde» des sœurs Boulay dont on attend le premier roman bientôt, interroge dans une nouvelle joliment oralisante l'effet déformant du voyage sur le goût de l'autre, qui n'est parfois qu'affaire de décor.

Pourquoi l'interdit est-il aussi érotisant, se demande quant à elle Caroline Allard, dans *Golden Power*, texte portant précisément sur ce que son titre laisse présager. Malgré la relative légèreté de sa narration, la mère indigne remporte la palme de la contribution la plus *hardcore*, ex aequo avec Maxime Olivier Moutier, et sa scène de *fisting* (celle-là plus volontairement provocante).

L'astucieuse distribution de Dompierre navigue entre le très torride et le folichon. Belle idée que d'avoir sollicité des auteurs abonnés à des univers peu réalistes, presque bébésques, dont Mathieu Handfield, qui s'envoie littéralement en l'air, en conjuguant irrépressible érection et voyage spatial. La confiance livrée par un Simon Boulrice beaucoup moins p'tit garçon que dans ses interventions médiatiques, plantera entre vos deux oreilles des images qui bourgeonneront la prochaine fois que vous syntoniserez

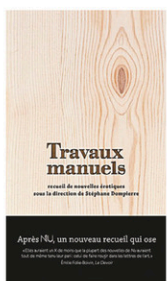
l'émission littéraire *Plus on est de fous, plus on lit*.

## Le piège des clichés

Il suffit d'avoir subi, en lisant un roman, une seule mauvaise scène de lit, pour mesurer à quel point l'écriture du sexe est autant jonchée de pièges à clichés qu'une boutique XXX d'objets de formes phalliques. Certains collabo-

rateurs de *Travaux manuels* s'y enfoncent inexorablement en se contentant de prémisses dignes d'un porno des années 1980 (Isabelle Laflèche et son personnage de femme de carrière obsédée par les marques), ou d'un téléfilm d'après-midi (Ryad Assani-Razaki et un triangle amoureux impliquant une *strip-teaseuse*).

En s'imaginant dans les bras de Marilyn Manson, Mélikah Abdelmoumen signe pour sa part une autofiction d'une bouleversante beauté. Sa chronique d'une idylle entre un rockeur vieillissant et une quarantenaire larguée par son mari pour une plus jeune



POLAR

## Dans la tourmente

MICHEL BÉLAIR

L'attente n'aura pas été trop longue pour les fans de l'écriture poético-naturaliste de Craig Johnson: on peut déjà trouver en librairie son tout nouveau *Steamboat* publié en toute fin d'année chez Gallmeister et distribué chez nous depuis peu par Gallimard.

Même que, ce n'est pas tout... Gallmeister offre aussi une nouvelle inédite de Johnson, *Messagère*, une petite plaquette d'une trentaine de pages (voir notre Vitrine critique ci-contre). Ce petit ouvrage ne traversera pas l'Atlantique, sachez-le, mais on pourra en télécharger la version électronique sur le site de l'éditeur. Le lecteur aura le plaisir de trouver aussi là cinq autres nouvelles du rancher philosophe à télécharger gratuitement. Belle occasion de se frotter à l'univers incomparable de cet écrivain qui fait une large part à la spiritualité amérindienne... mais revenons pour tout de suite à cette histoire impossible que raconte *Steamboat*.

### Impossible épopée

La nouvelle aventure du shérif Walt Longmire met en scène son prédécesseur, le vieux Lucian Connally. L'auteur raconte à la fin du livre que ce ne devait au départ être qu'une courte nouvelle, mais que le récit a pris corps devant lui avant de voler, presque, de ses propres ailes. L'action se déroule à la fois dans la maison de retraite où vit maintenant Lucian... et un quart de siècle plus tôt alors que Longmire prenait tout juste la place du vieux shérif. Craig Johnson nous raconte encore une fois une histoire abracadabrante. Une folie. Une sorte d'épopée impossible visant à donner une petite chance de survie à une fillette gravement brûlée



Craig Johnson

dans un accident d'auto quelque part sur les routes de montagne du Wyoming.

Pour être plus précis, Johnson nous fait monter en pleine tempête de neige dans un vieux bombardier Mitchel datant de l'antiquité, ou presque. Direction: l'hôpital de Denver au Colorado. Aux commandes, Lucian en injambiste colérique et accessoirement pilote de bombardier durant la Deuxième Guerre mondiale. Dans la soute à bombes du vieil appareil poussiéreux — baptisé *Steamboat*... — qui n'a pas servi depuis des lunes, on a installé la jeune blessée sous une tente à oxygène surveillée de près par un médecin et sa vieille grand-mère.

Le shérif Longmire va devoir assurer durant tout le vol la survie des passagers. Alors

que Lucian se bat contre les éléments — aidé par une technicienne de l'aéroport de Durand d'où ils viennent de décoller —, il devra même assister le médecin qui s'occupe de la blessée qui n'arrive plus à respirer; ils devront se résoudre à «faire à la western», c'est-à-dire à intervenir dans des conditions impossibles pour sauver la patiente. Au bout de ce voyage improbable qui se conclura sur les pistes enneigées de l'aéroport Stapleton, Lucian aura besoin de l'aide de tout le monde pour poser l'appareil devant un chasse-neige en pleine action.

Pourtant, au-delà des charges d'adrénaline et de la psyché bizarroïde du vieux Lucian, c'est la capacité de Craig Johnson à décrire tout autant les malaises des hommes face aux émotions

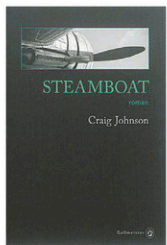
que des exploits insensés déguisés en «opération ordinaire» qui frappe encore une fois. Il possède ce don d'illustrer le meilleur comme le plus confus avec la même vivacité et la même troublante pertinence. Lucian n'hésite pas une seconde à risquer sa vie pour sauver une enfant... mais il n'arrive pas à accepter sa reconnaissance lorsqu'elle vient le remercier 25 ans plus tard.

C'est probablement ce qui arrive quand on vit dans des paysages démesurés, qui exigent la démesure.

Collaborateur  
Le Devoir

### STEAMBOAT

Craig Johnson  
Traduit de l'anglais  
par Sophie Aslanides  
Gallmeister  
Paris, 2015, 179 pages



LETTRES FRANCOPHONES

## La traversée paradoxale d'une époque

LISE GAUVIN

On pourrait croire que l'appellation «écrivain prolifique» a été inventée pour décrire l'activité littéraire de Raphaël Confiant, impressionnante tout autant par son abondance que par sa diversité.

Ce cosignataire de l'*Éloge de la créolité* (Gallimard, 1989) a fait paraître à ce jour plus d'une soixantaine d'ouvrages, parmi lesquels des romans — dont certains en créole —, des récits et des essais. Dans le domaine de la non-fiction, il a publié avec Patrick Chamboiseau une histoire des *Lettres créoles* (Gallimard, 1991), sous-titrée *Tracés continentales et antillaises de la littérature (1635-1675)*, qui fait remonter celle-ci aux premiers pétroglyphes inscrits sur les pierres par les Indiens caraïbes et s'appuie sur une approche multiculturelle et multiraciale. Autre titre à portée manifestaire: *Aimé Césaire. Une traversée paradoxale du siècle* (Écriture, 1993), témoignage d'admiration et aveu d'une déception quant à la carrière littéraire et politique du député-maire de Fort-de-France. Dans ses romans, Confiant a pris le parti d'entremêler l'Histoire et les histoires, comme dans *L'allée des soupirs* (Grasset, prix Carbet de la Caraïbe 1994), qui jointe les amours mi-réelles et mi-révées des personnages à l'époque de la révolte des Terres-Sainvilles, en 1959. Ou encore dans *Adèle ou la pacotilleuse* (Mercure de France, 2005), qui s'appuie sur les amours d'Adèle Hugo pour un officier britannique rencontré à Guernesey et qu'elle suivit jusqu'à Halifax. Ce sont encore des événements historiques qui servent de toile de fond, voire de sujets, au dernier roman de Raphaël Confiant, *Madame St-Clair, reine de Harlem*.

Il s'agit cette fois de la vie mouvementée d'une femme noire d'origine martiniquaise qui, après un bref séjour à Marseille, se retrouve à New York au cours des années 1920 et 1930, alors que l'Amérique



Raphaël Confiant

vit une période de prohibition suivie d'une Grande Dépression. Stéphanie St-Clair — c'est son nom — fut d'abord employée chez un mulâtre martiniquais avant de s'embarquer pour la France et, de là, vers les États-Unis. C'est alors qu'elle doit faire preuve de débrouillardise et qu'elle en vient à mettre au point différentes stratégies nécessaires à sa survie. D'abord membre du groupe des quarante voleurs, dirigé par un Irlandais du nom d'O'Reilly, puis impliquée dans le commerce du Jamaican Ginger, un mélange à base d'alcool qui passait pour un médicament, elle en vient ensuite à mettre au point sa propre organisation de loterie clandestine qui s'avère fort lucrative. D'où son surnom de «Queen, reine de Harlem». Cela nous sans avoir toutefois connu plusieurs dé mêlés avec la justice new-yorkaise, dé mêlés qui se réglèrent la plupart du temps par des enveloppes glissées subrepticement dans les poches des policiers et des fonctionnaires.

Non sans avoir eu également maille à partir avec les mafias blanches déjà établies dans d'autres quartiers de la ville.

Le roman, construit à la manière d'un récit fait par Madame St-Clair à son neveu Frédéric vers la fin de sa vie, est une suite de confidences au cours desquelles s'entrecroisent diverses temporalités. Ainsi le lecteur accompagne-t-il au fil des pages aussi bien les premières années de Stéphanie que ses réalisations plus tardives, alors que devenue une personne respectable et respectée, elle multiplie les dons à des œuvres de charité.

### Boit-sans-soif et marauds

Raphaël Confiant, qui déclarait il y a quelques années que «l'intérêt principal de notre littérature, à long terme du moins, sera de déposséder les Hexagonaux du français». Il ne se prive pas d'émailler son texte de néologismes et de trouvailles tels que: «Chacun restait dans sa chacunière.» Ou encore de se lancer dans des descriptions savoureuses: «En général, nous

nous levions avant le devant-jour pour éviter de croiser les dames bourgeoises qui se rendaient à la messe de six heures à la cathédrale, mais pas trop tôt non plus parce que toutes qualités de bougres sans foi ni loi rôdaient dans la recherche d'une occasion: larcineurs, enjôleurs, Nègres sans aveu, boit-sans-soif, bourses-ou-lavie, galope-chopine et autres marauds.» Au détour d'une phrase, on apprend aussi d'un ex-soldat que «les Canadiens ne sont pas racistes comme nos Blancs d'ici [les Européens], quoique rien ne les distingue en apparence». C'est toujours bon à savoir!

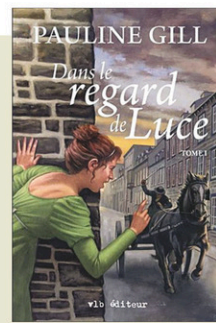
*Madame St-Clair* se lit comme la traversée paradoxale d'une époque, un roman dont l'ironie n'est pas absente, ironie doublée d'un certain cynisme devant l'étendue de la corruption à tous les niveaux de la société.

Collaboratrice  
Le Devoir

MADAME ST-CLAIR  
REINE DE HARLEM  
Raphaël Confiant  
Mercure de France  
Paris, 2015, 323 pages



LA VITRINE



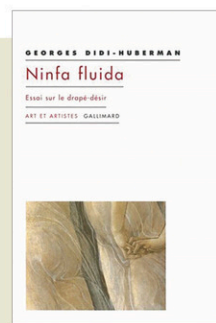
ROMAN HISTORIQUE

### DANS LE REGARD DE LUCE

Tome 1  
Pauline Gill  
VLB  
Montréal, 2015, 408 pages

Dans le Québec du début XIX<sup>e</sup> siècle, Luce Lajus, fille unique du réputé chirurgien François Lajus, est résolue à enquêter pour démasquer l'assassin de son frère, trouvé mort sur la propriété familiale. Il est vrai que l'époque est propice aux conflits entre médecins et charlatans, des luttes qui ne font pas que des victimes médicales. Luce est à ce point déterminée dans son projet qu'elle accepte d'épouser l'avocat, journaliste et député Pierre-Stanislas Bédard, qui lui jure de l'aider à débusquer le coupable... Mais les premières années du couple ne seront pas de tout repos, lui accaparé par ses fonctions de chef du Parti canadien, elle par ses devoirs de mère, en plus d'être tourmentée par une flamme latente, secrète. *Dans le regard de Luce* trace du même coup un portrait du Québec de cette période marquée par la guerre anglo-américaine qui couve, dans les années précédant la rébellion des patriotes. L'auteure Pauline Gill ne manque pas une occasion de raconter une portion d'histoire, notamment en mettant en lumière des personnages féminins oubliés.

Diane Précourt



ESSAI

NINFA FLUIDA  
ESSAI SUR LE DRAPÉ-DÉSIR  
Georges Didi-Huberman  
Gallimard  
Paris, 2015, 216 pages

«*Ces nymphes, je les veux perpétuer*», écrivait Mallarmé. Cette étrange créature peinte, sculptée, aussi photographiée et captée sous ses masques inconscients, hante l'historien d'art et philosophe Didi-Huberman dans *Ninfa fluida*, un essai conçu au long des années. Égérie de son maître, Aby Warburg, d'Ovide à Botticelli en passant par Freud, la nymphe est le merveilleux symbole printanier de la muse en marche, extravagante, intensificatrice ou simplement émouvante. Didi-Huberman consacre son œuvre aux figures du pathos, dont elle est l'âme, la figure, la grâce et le corps par excellence. Abondamment illustré, l'essai se penche sur ses accessoires, ses variantes, ses turbulences et ses métamorphoses. Cet essai bachelardien sur les représentations du fluide et de la survivance, sur les figurations du désir et de la perte, cet ouvrage élégant et magnétique constitue un objet de réflexion et d'ouverture au rêve, dont rares sont ceux qui conjuguent autant d'érudition et de charme.

Guylaine Massoutre

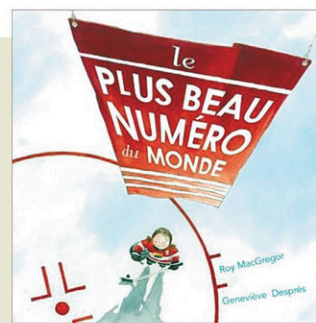


NOUVELLE NUMÉRIQUE

MESSAGÈRE  
Craig Johnson  
Traduit de l'anglais  
par Sophie Aslanides  
Gallmeister  
Paris, 2015, 32 pages

Cette petite histoire irrésistible vient encore souligner le grand art de Craig Johnson. Le lecteur ne sera pas dépaycé: nous sommes toujours au cœur du massif des Bighorns, au Wyoming. Les personnages aussi: le shérif Longmire, son assistante Victoria et son ami Henry surnommé «la nation cheyenne». Alors qu'ils discutent tous les trois du prénom de la future petite fille de Longmire en revenant d'une excursion de pêche, ils reçoivent un appel d'urgence: une mère ourse menace une touriste qui n'a pu s'échapper qu'en grimpaant sur le toit de la frêle cabane servant de cabinet de toilette. C'est «la nation cheyenne» qui réussira à détourner l'attention du gros mammifère, mais l'histoire ne s'arrêtera pas là. Autour de ce lieu qui n'a pourtant rien d'inspirant, Johnson trouvera le moyen de nous faire plonger dans la spiritualité amérindienne en faisant surgir un personnage inattendu: une chouette messagère annonciatrice du pays des esprits. On ne vous en dira pas plus, mais encore une fois on pourra constater que le sublime peut parfois surgir du plus humble. Bref, une offre irrésistible d'autant plus qu'on peut télécharger gratuitement la nouvelle — tout comme cinq autres de Craig Johnson offertes par l'éditeur — à [www.gallmeister.fr/auteurs/fiche/15/craig-johnson](http://www.gallmeister.fr/auteurs/fiche/15/craig-johnson)

Michel Bélaïr



ALBUM JEUNESSE

### LE PLUS BEAU NUMÉRO DU MONDE

Roy MacGregor  
Illustrations de Geneviève Després  
La Bagnole  
Montréal, 2015, 32 pages

En 1984, Roch Carrier faisait paraître chez Tundra *Le chandail de hockey*, nouvelle parue dans un recueil en 1979 puis adaptée par l'ONF en 1980. L'auteur y évoquait un souvenir en célébrant le fameux numéro 9 que tous les jeunes amateurs de ce sport voulaient alors arborer. MacGregor reprend ici l'intrigue de ce texte tout en y apportant sa couleur. Gabou fait partie de l'équipe de hockey de sa ville et souhaite ardemment porter le numéro 22, celui de son idole, Hayley Wickenheiser. Tout comme dans le conte original, elle ne reçoit pas ce qu'elle espérait, mais plutôt le chandail portant le numéro 9. Sa mamie en profite pour lui parler de l'aura entourant ce chiffre légendaire. Si le récit s'apparente à celui de Carrier, il a le mérite de faire un pied de nez aux stéréotypes entourant le hockey, monde de gars par excellence. Le trait rond et doux de Després épouse par ailleurs la tendresse qui émane de la relation entre la fillette et sa grand-mère. Enfin, cet album met sans doute en lumière un pan de notre histoire sportive et culturelle, mais s'inscrit aussi dans la foulée des adaptations et autres reprises glorifiant la nostalgie.

Marie Fradette

## LIVRES

## New York et en dehors

LOUIS  
HAMELIN

Depuis quelques années déjà, les écrivains étasuniens ont pris l'habitude de multiplier les témoignages de gratitude à la page des remerciements de leurs ouvrages de fiction. C'est une tendance lourde, je dirais. Et de m'exclamer à chaque fois : mais comment ils font pour avoir autant d'amis ? Et qui jouent tous un rôle important (ils « m'ont aidé au cours de l'écriture de ce livre... », souligne sobrement Barbash) dans leur travail, dans leur vie ? Peut-être que, d'une certaine manière, l'acte d'écrire n'est toujours que la pointe de l'iceberg d'une œuvre collective. La page « Remerciements » du recueil de nouvelles de Tom Barbash mentionne 46 noms de personnes, 15 revues, un programme de bourses national, 3 résidences d'artistes et une université. « C'est du monde en ta », comme disait le bon vieux Moose Dupont.

Et ça donne, cela dit, un excellent recueil de nouvelles. Il est assez rare de ne pas arriver à repérer, au sein d'une telle compilation, un ou deux textes plus faibles glissés au milieu des autres. Ici, la force discrète de l'écriture est encore accentuée par l'unité de l'ensemble. Tout ce qui, du domaine américain, nous vient d'outre-Atlantique n'a pas cette fluidité et cette grâce. La traduction pratiquement sans anicroche d'Hélène Fournier pourrait bien y être pour quelque chose — il y a bien ces soufflées à neige qui, passées à la moulinette d'Albin Michel dans la nouvelle intitulée « Janvier », deviennent des « fraiseuses », mais ça peut aller. Dans quelques années, avec le réchauffement climatique, personne ne fera plus la différence de toute façon. Et les soufflées Toro abandonnées au fond des puits de gravelle nous feront le même effet que les antiques charriées hippomobiles qu'on aperçoit encore, laissées à rouiller au bord des fossés.

## Faune et flore

Des 13 nouvelles qui constituent ce livre, quatre sont situées à New York, quatre autres dans le nord de l'état de New York, une dans les montagnes du Vermont, une dans le Maine, deux dans des villes non identifiées — dont l'une, petite et vaguement paumée, se trouve dans le nord de la Nouvelle-Angleterre —, et une en Floride, près de Boca Raton.



ISTOCK

Louis Hamelin aime, dans les nouvelles de Tom Barbash, ces personnages de fiction d'Amérique aventurés juste au sud de notre frontière commune.

Barbash, lui, vit et enseigne sur la côte Ouest. J'aime assez ce décentrement. J'aime ces personnages de fiction d'Amérique aventurés juste au sud de notre frontière commune.

« De grosses épinettes rouges, de beaux sapins dans les hauts plateaux et, un peu plus bas, les érables dont on tire du sirop, des hêtres, des bouleaux jaunes, et des animaux [...] qu'on ne voit nulle part ailleurs — des chauves-souris de l'Indiana, des têtards et des plongeurs, des colubridés et des tortues des marais, et des urubus à tête rouge. » (« Le fils de quelqu'un »)

Bon, d'accord, « colubridé » est peut-être un terme un peu savant pour désigner une simple couleuvre. N'empêche que la moindre évocation des forêts montagneuses du nord de l'état de New York suffit à me faire revivre le ravissement étonné où m'avait plongé une traversée de ce paysage à bord d'un Greyhound il y a plusieurs années. J'avais traversé le continent depuis El Paso et dormais depuis quatre jours sur une banquette d'autocar, et après les hallucinations littéraires de la longue route et l'absorption hétébété de la fourmillante cohue de la Grosse Pomme au petit matin, j'ouvrais les yeux sur un panorama de verdure sauvage et de ronds alpins, de sombres monts inhabités, de bois cordé contre les murs des cabanes et de lacs bleus aux eaux fendues par les silhouettes effilées des huarts. Et dans ma considérable naïveté de jeune homme de vingt ans, je découvrais que nous, rudes

habitants des territoires étalés plus haut jusqu'au pôle, n'avions pas le monopole des étendues de pays vierge.

## L'art de la chute

Il y a des deuils, des ruptures (pas mal de ruptures), des couples qui se forment, d'autres qui viennent de se défaire, de grands enfants en compétition amoureuse avec leurs parents, et vice-versa (un thème récurrent). Et au moins deux histoires de profs qui nous forcent à nous demander : est-ce pire de coucher avec une étudiante ou de lui mettre un B ?

Des rivières qui s'appellent Oswegatchie et Onondaga. Et de la neige. De la neige en quantité, balayée par d'énormes chasse-neige conduits par des barbus portant une tuque des Giants. « Le lac et le ciel sont maintenant du même blanc, et c'est comme si nous étions prisonniers d'un nuage. Je regarde la glace, je laisse la blancheur se répandre dans mon cerveau... » (« Janvier »)

Il y a des allusions au basket, une académie de tennis. Il n'y manque qu'une évocation du Superbowl (cette tuque des Giants...) pour que mon bonheur soit parfait.

Il me semble avoir cessé de croire, depuis que j'ai découvert Tchekhov, en la sacro-sainte chute comme supposée figure obligée de la nouvelle. Pourtant je dois reconnaître que Barbash pratique un art de conclure d'une redoutable efficacité. Après une rupture amoureuse : « Je baisse

les vitres et laisse entrer l'air froid. Je roule longtemps en direction du nord jusqu'à ce que la nuit tombe et que je sois incapable de reconnaître le nom des villes. J'éteins mes phares, j'accélère et je me dis : voilà ce que l'on ressent quand on est perdu. » (« Le spectateur »)

Après avoir bu quelques verres dans un louche estaminet d'une petite bourgade où il n'y a rien à faire d'autre et pris le volant et tué une jeune fille sur une route de campagne enneigée et obscure, au moment où, à l'hôpital, ayant échappé à l'alcootest, vous devez affronter les parents de la fille qui savent que vous conduisiez la voiture homicide mais croient à un simple accident, ignorent votre nouvelle nature criminelle : « Ils posent sur vous leur regard d'une bonté insensée. Et, tout en vous approchant d'eux, vous vous abîmez dans la pureté de leur chagrin. » (« L'anniversaire »)

Un cynique sensible : c'est l'espèce à laquelle semble appartenir ce Barbash. C'est rare. En plus, il donne l'impression d'aimer le Nord, démesurément. « Je suis couvert de neige, elle me transperce, je suis mouillé jusqu'aux os, et le froid me pique la peau. »

Comment ne pas le trouver sympathique ?

Collaborateur  
Le DevoirLES LUMIÈRES  
DE CENTRAL PARK

Tom Barbash  
Traduit de l'anglais  
par Hélène Fournier  
Albin Michel  
Paris, 2015, 259 pages

## LA VITRINE

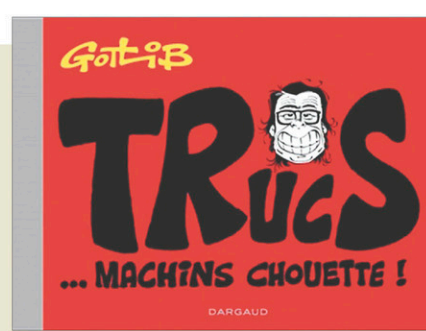


RECUEIL

Je veux  
une maison  
faite de  
sorties  
de secoursJE VEUX UNE MAISON FAITE  
DE SORTIES DE SECOURSSous la direction  
de Claudia Larochelle  
VLB  
Montréal, 2015, 240 pages

Rendre hommage à une amie suicidée, c'est cogner aux portes d'une des plus grandes questions philosophiques qui soit. En employant une méthode relevant du souvenir, de la fiction et de l'enquête journalistique auprès des proches de Nelly Arcan, Claudia Larochelle parvient, dans la douzaine de ses textes ponctuant ce recueil collectif de « réflexions sur la vie et l'œuvre » de sa sœur de confidences et de soirées arrosées, à révéler sans impudeur la Isabelle Fortier capable de légèreté qui se terrait derrière ses livres obsédés par la mort. Les redites abondent malheureusement entre les collaborateurs, qui optent pour l'analyse textuelle plus traditionnelle ; alors que ceux qui racontent simplement leur Nelly suggèrent en creux de nouvelles manières de la lire — Carl Leblanc brille, par exemple, à cet exercice en sublimant une anecdote pourtant archi-banale. L'auteur de *Putain* et de *Folle* (Seuil) aurait sans doute été d'accord : les idées passent toujours mieux lorsqu'on les corsète dans un minium de récit.

Dominic Tardif



BANDE DESSINÉE

TRUCS... MACHINS  
CHOUETTE!Gotlib  
Dargaud  
Bruxelles, 2015,  
112 pages

Ce n'est jamais qu'un recueil des bandeaux qui chapeautaient les édités de Gotlib dans *Fluide Glacial*. Sans lesdits édités. N'empêche qu'à l'amicale des gotlibophiles dépressifs du monde entier, on est babas d'admiration et pétris d'émotion. C'est plus que beau, ce format à l'italienne (sur la largeur), ce dos toilé du plus noble gris. Et ces dessins dans leur magnificence hors propos. On peut à loisir aller relire les deux volumes de *Jactances* (Fluide glacial — Audie) et se régaler de la prose à la fois sensible et décalée du maître, ça n'empêche pas l'émoi. Et le constat : c'est vachement beau en soi. Dans ces rectangles, dernier terrain de jeu du dessinateur brave et généreux avant de déposer plumes et pinceaux et se retirer dans son vaste domaine, tout est là. La coccinelle, les gamins, les caricatures ratées (et dénoncées comme telles), les autoportraits du Marcel vieillissant, le lettrage suprême, les gags dans les gags. Boucle bouclée. C'est comme si la pomme de Newton remontait dans l'arbre. Et qu'on retrouvait l'esprit du gag boni au-dessus des Dingodossiers, époque bénie des débuts de Gotlib avec Gosciny chez *Pilote* (Matin ! Quel journal !). En un mot : alléluia.

Sylvain Cormier



POÉSIE

MARIE

Claude Paré  
Les herbes rouges  
Montréal, 2015, 100 pages

Enfant de Marie, fils de la Mère, de la figure tutélaire de la Parfaite Image, le poète se donne à voir en enfant, de sa naissance à l'apprentissage du monde et de l'écriture. Confondant l'icône et sa propre mère sous l'œil de laquelle il évolue, Claude Paré dessine sa ligne de vie. En une suite de doubles quintils (strophes de cinq vers, ici sans rimes), feuilletant l'inconscient au cœur de sa mémoire vive, il redécouvre que « le ventre de la mère est une des formes de la nuit », et il n'a de cesse d'en pénétrer l'autre. Savoir aussi comment s'en sortir tient d'une prouesse. S'il n'y a pas osmose entre le fils et la mère, il y a ambiguïté certaine, car il nous faut « regarder l'enfant [...] il se penche sur un lit défait/là git Marie épuisée/de tant d'amour et de crimes/il défait sa ceinture/bleuisant de désir. » Car elle a du pouvoir : « elle écrasera le serpent/elle prendra le pénis de Dieu/elle écartera les bras/doucement sous sa fourrure/elle l'enfermera. » Rappelons-nous *Les fêtes ont soif*. Figure donc qui hante ce recueil ciselé et précis dans sa nostalgie, vigoureux dans sa franchise. On va vers cet essentiel retournement, « le rythme de sa mémoire le coud/à l'esprit de cette enfance/issue de ce ventre/à la rencontre des nébuleuses/contre ce pouvoir humain qui mentie. »

Hugues Corriveau

## MONTAGNE

SUIITE DE LA PAGE F 1

Par ce voyage à bord d'une des premières automobiles, par le lien aux animaux (les singes, le rhinocéros ibérique), par le choix d'un personnage de se retirer d'une certaine modernité, on lit également une critique de notre modernité.

Quand je rencontre des gens qui sont vraiment heureux, c'est très rare qu'ils le soient grâce à la technologie. C'est plutôt qu'ils ont un lien direct avec quelque'un — un conjoint, un enfant, un parent, un ami. Les enjeux de la vie se font en relation, en connexion, en rapport avec les autres. Tous nos outils de modernité — les cellulaires, Facebook — nous donnent l'impression d'être en contact, mais ça reste virtuel, faux.

J'ai fait une inversion, dans le roman, j'ai voulu aller à reculons : la première partie, la plus ancienne, est celle qui ressemble le plus à notre ère moderne, avec la voiture et l'athéisme de Tomas. Et la troisième partie, où Peter se retire sans électricité, sans eau chaude, presque sans téléphone, semble la plus ancienne. Je voulais que Peter soit sur le modèle des apôtres. Qui a pu avoir la relation la plus intense avec Jésus ? Les apôtres. Ceux qui ont passé du temps avec lui. Comme pour tout communiste, la relation la

plus intense aurait été de vivre avec Karl Marx : être sa femme, son voisin, son ami aurait mené à la meilleure compréhension du marxisme.

Il y a dans *Les hautes montagnes du Portugal un travail d'écrivain clair et précis, fait entre autres sur la structure. Mais aussi des pages où les métaphores rebondissent, un imaginaire qui prend le dessus, des émotions qui émanent. Quel travail faites-vous pour conjuguer l'ingénierie de l'écriture à l'abandon qu'exige l'imaginaire pour émerger ?*

C'est très travaillé. J'écris peu, lentement, un projet à la fois. J'adore la construction du roman : la recherche (ici sur les chimpanzés, les premières automobiles, les Agatha Christie, les autopsies — je suis allé en voir deux à Saskatoon...), la manière de ramener ces éléments, de jauger ce que je dois expliquer pour ne pas être trop elliptique, ou à l'inverse ce que je dois oublier.

Toute œuvre d'art englobe un sentiment de perte, de ne pas comprendre, d'impression de spontanéité. On travaille, on creuse longtemps en quête de ces diamants qui vont exploser sur la page.

Prenons les pages sur les Agatha Christie [qui sont comparés dans le roman de manière très convaincante et très drôle à des Évangiles contemporains]. Christie reste toujours l'écrivaine qui a vendu le plus de livres dans l'histoire de la littérature, de toutes cultures, tous auteurs, de tout temps. Je me demande pourquoi. C'est divertissant, oui, mais elle n'est pas la seule à l'être...

Et c'est là que j'y vois un élément religieux : on est tous fasciné ou horrifié par la mort, et elle réussit à en parler de façon à ce que la mort devienne un peu exquise, mais qui reste terrifiante, qui

fait qu'on doit trouver qui a tué. Et avec Agatha Christie, si on fait attention, on réussit, lecteur, à trouver le coupable — pas comme chez P.D. James par exemple. Si on lit les Évangiles avec attention, on peut aussi ainsi voir et comprendre plus que les évangélistes eux-mêmes.

La mort fascine tout le monde. Et c'était, je crois, au cœur de l'attrait qu'a suscité Jésus Christ : c'est un des rares dieux qui meurt ! En hindouisme, les dieux ne meurent pas. En islam, évi-

demment Allah ne meurt pas. Les dieux grecs. Ils sont tous immortels. C'est seulement la chrétienté qui a ce curieux lien entre l'humanité et le divin en ayant un dieu qui meurt. Le premier roman policier de l'histoire, on pourrait ainsi dire que c'est la vie de Jésus...

Le Devoir

En librairie le 4 février



Pierre DesRuisseaux

C'est avec regret que nous avons appris le décès du poète Pierre DesRuisseaux.

Les Éditions du Noroît et ses ami-e-s offrent leur condoléance à la famille ainsi qu'aux proches.

Nous saluons le poète qui a écrit dans son tout dernier livre, *Embellie*

« je chemine dans la vie à en perdre la voix  
je ne pense pas qu'il y ait de chair innocente  
plus je m'enfonce dans ma mémoire plus j'en ai à dire  
tel un miroir qui retiendrait ses images  
la terre natale multiplie l'horizon  
révélant comme un caillou au plus profond la joie »

Ses mots nous donneront cette joie.



# ESSAIS

## Autoportrait de l'immigrant en Québécois

LOUIS CORNELLIER



Akos Verbozcy est un phénomène. Québécois d'origine hongroise arrivé à Montréal en 1986, à l'âge de 11 ans, il est aujourd'hui souverainiste, partisan de la loi 101 et opposé au multiculturalisme. Il raconte son parcours atypique dans *Rhapsodie québécoise*, un délicieux autoportrait, plein d'humour, de finesse et de tranchant.

Une anecdote illustre à merveille le cœur de son propos. Au début des années 1990, Verbozcy fréquente une école secondaire publique très multiethnique de Montréal, où les représentants de la majorité francophone sont absents. Soudain, en 4<sup>e</sup> secondaire, coup de théâtre: un Québécois de souche — Verbozcy n'a pas de réticences à employer cette expression — arrive. «Au milieu de cette mer où on célébrait à toute occasion la diversité», écrit l'auteur, il était le plus différent de nous tous.»

Un peu hippie, ouvertement souverainiste, pas fan du Canadien et indifférent à ses notes en anglais, «le Québécois» détonne. «Dans ce milieu culturellement façonné par le conformisme de la culture populaire américaine, marqué par le matérialisme primaire et les modes qu'elle imposait, explique Verbozcy, sa présence nous rappelait ostentatoirement l'existence d'un autre modèle culturel qui faisait tout d'un coup obstacle à notre quête du rêve américain.» N'est-ce pas Jean Larose qui disait, je ne sais plus trop où, que l'Autre, en Amérique, c'est nous, avec notre rêve français, et social-démocrate, ajouterais-je?

### Attitude méprisante

Verbozcy se réclame aujourd'hui «de l'héritage de ce Québec qui [il] a adopté» et dit «nous autres» en parlant des Québécois, mais on comprend à la lecture de son livre que cela tient presque du miracle. Quand il quitte la Hongrie, avec sa mère et sa sœur, sa grand-mère francophile se réjouit du fait qu'il vivra en français, une langue si prestigieuse pour elle. Dès son arrivée à Montréal, on lui apprend pourtant «que le français parlé ici n'était pas le vrai français, mais un patois malpropre, dont les locuteurs étaient principalement des assistés sociaux, des incultes et des racistes». Accueillis par les communautés hongroise et juive de Montréal, Verbozcy et sa famille ont vite compris «que le Canada était le seul endroit sur la planète où parler français n'avait rien de prestigieux».

Le premier obstacle à l'intégration des immigrants à la société québécoise se trouve justement, explique Verbozcy, dans



Akos Verbozcy trace dans *Rhapsodie québécoise* un délicieux autoportrait, plein d'humour, de finesse et de tranchant.

«On pense à tort que c'est le pays d'accueil qui apprend à vivre avec la diversité grâce aux immigrants, mais c'est souvent le contraire. Ce sont ces derniers qui viennent de villes et de villages aux populations homogènes ou de régions où la haine d'une communauté voisine peut être acceptable. C'est arrivés ici qu'ils doivent apprendre à composer avec les "différences" pour la première fois de leur vie.»

Extrait de *Rhapsodie québécoise*

l'attitude méprisante envers la majorité francophone que cultivent les milieux anglophones et immigrants. Dans ces communautés de la prétendue diversité, le consensus veut que, «quand on n'est ni Québécois de souche ni idiot, on est contre la loi 101 et on vote Non». Et libéral.

Verbozcy raconte que, dans son école secondaire, lors d'une insipide journée interculturelle consacrée à la danse, chaque communauté accueillait par des applaudissements le numéro illustrant sa culture. Toutefois, au moment de la conclusion réservée à la danse typiquement québécoise, un concert de huées se fit entendre. Cela fait penser à ce qu'on appelle, en France, «les territoires perdus de la République». Verbozcy raconte aussi que sa mère esthéticienne s'inquiétait de ses fréquentations quand il étudiait au cégep de Rosemont plutôt que dans un cégep anglophone. «Au moins, il ne prend pas de drogue», lui disaient ses clientes westmountaises pour la consoler. «Peut-être pas, mais il lit Le Devoir», répliquait sa mère pour bien faire comprendre la gravité de la situation.

### Transmission culturelle

L'autre obstacle à l'intégration des immigrants se trouve du côté de la majorité francophone. Verbozcy critique, en effet, la

timidité québécoise en matière de transmission culturelle. L'école secondaire n'impose presque aucune exigence à cet égard. Grâce, notamment, au professeur Lucien Francoeur, à Rosemont, «le cégep m'a permis de m'ouvrir sur un autre monde, celui que le ministère de l'Éducation m'avait habilement caché jusque-là: le Québec», écrit l'auteur, en déplorant le fait que la majorité des élèves des écoles multiethniques de Montréal ne jurent que par les cégeps et universités anglophones.

Les Québécois francophones, continuent l'essayiste, doivent avoir une plus grande confiance dans la force et la richesse de leur culture, ils doivent cesser de se laisser intimider par la mentalité véhiculée par le slogan «tous immigrants», «une trouille à la mode qui dispense les immigrants de s'intégrer et qui sous-entend que les Québécois, descendants des colons français, ne sont pas vraiment chez eux, que leur culture en fait n'existe pas, donc qu'elle n'a aucune présence sur les autres». Verbozcy a aimé et adopté le Québec, écrit-il, grâce à Michel Chartrand, à Pierre Falardeau et à Bernard Émond, des modèles d'affirmation.

Immigrant lui-même, Verbozcy n'a pas les scrupules du

Québécois majoritaire à l'heure d'en finir avec le ronron de la diversité et de proposer des solutions pour l'avenir du Québec. Il faut, dit-il, défendre plus fermement le français comme langue d'usage et de travail, mieux transmettre la culture québécoise à l'école, répartir l'immigration sur le territoire, «la réduire même», pour assurer le succès de l'intégration. Un Québec plus autonome, indépendant, y parviendrait mieux, libéré de la concurrence du modèle multiculturaliste canadien.

«On ne peut pas vivre sur un même territoire, être fragmentés en communautés culturelles, clientèles électorales, avec pour seul lien notre situation de contribuables consommateurs, sans renforcer la suspicion et l'intolérance entre la société d'accueil et les nouveaux arrivants», conclut Verbozcy. Non seulement il faut pouvoir parler une même langue, mais il faut aussi avoir des choses à se dire, avoir des références communes.» Qui dit mieux?

louisco@sympatico.ca

**RHAPSODIE QUÉBÉCOISE**  
ITINÉRAIRE D'UN ENFANT DE LA LOI 101  
Akos Verbozcy  
Boréal  
Montréal, 2016, 240 pages

BEAU LIVRE

## Ô saisons, ô châteaux

ODILE TREMBLAY

Après avoir exploré les Océans et *Le peuple migrateur*, les documentaristes Jacques Perrin et Jacques Cluzaud se sont penchés au cinéma et dans un bel album sur les âges de la planète, à travers *Les saisons*. Sur des textes de Stéphane Durand, ils remontent le cours des ères mais aussi des territoires géographiques: l'âge de glace, l'âge d'or de la forêt, la montagne — dernier territoire sauvage —, dans cette chronique de l'Europe sauvage depuis 20 000 ans, par la voix des animaux, puis par l'homme.

«Ô saisons! Ô châteaux!» gémirait Rimbaud.

«Ici, sous nos pieds, à Paris comme à Londres ou Berlin, d'immenses forêts s'étendaient jusqu'à l'horizon», rappelle l'incipit. A travers des photos magnifiques de forêts, d'animaux sauvages (loups, hérissons, bouquetins des alpes, etc.), mais aussi de territoires conservés ou ravagés par l'homme, cet ouvrage, tiré d'un

film, somme, évoque les grands défis du passé comme de l'avenir sur ce cycle de la nature. «A chaque période historique, une partie de la biodiversité tire son épingle d'un jeu de plus en plus contrôlé par l'homme», écrit Stéphane Durand. Qui casse des espoirs: «L'histoire pourrait se terminer là en un chaos obscur, dans un délitement inéluctable de ce que la nature et l'univers ont patiemment mis en place au fil du temps [...] mais tout n'est pas perdu, l'histoire continue. Malgré tout ce que nous lui avons fait subir, la nature résiste. Mieux, elle revient.» On voudrait le croire. Ces photos splendides constituent aussi un appel à toutes

les complicités retrouvées avec cette terre de diversité menacée qui est la nôtre.

Le Devoir

### LES SAISONS

D'après le film de Jacques Perrin et Jacques Cluzaud  
Stéphane Durand  
Actes Sud  
Paris, 2016, 255 pages



Cet ouvrage évoque les grands défis du passé comme de l'avenir sur ce cycle de la nature.

POLITIQUE

## Un Québec contre l'anglicisation

Il y a 50 ans, nos autonomistes se distancaient des minorités francophones du Canada

MICHEL LAPIERRE

Il y a 50 ans commençaient, à Montréal, *Les états généraux du Canada français* (1966-1969), animés par la Fédération des Sociétés Saint-Jean-Baptiste du Québec et présidés par le juriste Jacques-Yvan Morin, futur ministre péquiste. L'assemblée, en reconnaissant le droit du Québec à l'autodétermination, aurait fait schisme à l'égard des minorités francophones du Canada, ces «dead ducks» pour un René Lévesque cynique qui prévoyait leur disparition.

C'est du moins ce que l'on entendait, avec beaucoup de circonspection faut-il le préciser, la plupart des 15 collaborateurs de l'ouvrage collectif *Retour sur Les états généraux du Canada français*, publié sous la direction des sociologues Jean-François Laniel et Joseph Yvon Thériault. Le sous-titre du livre est très révélateur: *Continuités et ruptures d'un projet national*.

Les ruptures importent plus que les continuités aux yeux de Laniel et Thériault, qui soutiennent que ces états généraux «occupent une place triste dans l'historiographie et la conscience collective, jusqu'à porter le fardeau symbolique de l'éclatement du Canada français». Le «projet national» qui préoccupe les deux sociologues est celui d'une nation incluant avec insistance les minorités francophones plutôt que celui du Québec.

### L'illusion de l'Amérique française?

Acadien né en 1949 au Nouveau-Brunswick où il a grandi avant d'enseigner à l'Université d'Ottawa de 1978 à 2008, Thériault estime que le rapprochement de l'Église et de l'État constituait autrefois un des

«lieux politiques structurants de la nation française d'Amérique». Mais il s'inquiète de la «fragilité» du Québec actuel, où «les indices élevés de suicides, de divorces, de naissances sans unions pointent tous vers une sorte d'anomie sociale, une crise motivationnelle d'entrer en société».

Laniel et Thériault donnent malgré tout la priorité à l'excellent texte de Jacques-Yvan Morin, qui, acteur important des états généraux, situe le malaise des minorités francophones dans sa juste proportion en dissipant l'impression d'un schisme. Morin écrit: «Le vote acadien, favorable au droit d'autodétermination du Québec à 52%, était souvent aussi aux revendications québécoises en matière de pouvoirs. Quant à l'appui des autres régions, n'est-il pas proportionnel à leur éloignement: 35% en Ontario et 30% dans l'Ouest?»

Pour lui, Les états généraux du Canada français se voulaient «un appel à la solidarité» avec les minorités francophones. N'en déplaise à ceux que René Lévesque traitait de «professionnels de la survie», il ne s'agissait plus de l'illusion, chère à Lionel Groulx et à l'un des collaborateurs du livre, Charles-Philippe Courtois, d'une «Amérique française» ethnique, mais d'une diaspora linguistique dont le point de convergence serait le Québec.

Collaborateur  
Le Devoir

### RETOUR SUR LES ÉTATS GÉNÉRAUX DU CANADA FRANÇAIS

CONTINUITÉS ET RUPTURES DU PROJET NATIONAL  
Sous la direction de Jean-François Laniel et Joseph Yvon Thériault  
Presses de l'Université du Québec  
Québec, 2016, 412 pages

ESSAI

## Le texte derrière l'image

Pour Nicolas Mavrikakis, les frontières entre les moyens d'expression deviennent poreuses

MICHEL LAPIERRE

Tandis que le groupe armé Etat islamique proscriit et détruit les représentations de figures humaines, Nicolas Mavrikakis, critique d'art au *Devoir*, dans son essai *La peur de l'image*, analyse cette peur au sein de la culture occidentale. Il s'élève contre «ce cliché persistant» qui «veut que l'image» soit «toute-puissante et manipulatrice à l'endroit d'un spectateur» vulnérable. A l'ère du Web, on oublie qu'au-dessus d'elle se cachent le texte et la raison.

Faire de l'image une divinité volentiers maléfique nous porte à vivre dans l'illusion, à éviter d'améliorer les choses. Mavrikakis refuse à juste titre de croire que la pornographie est si efficace qu'elle déshumanise la sexualité, que les scènes de violence poussent au crime. Ce n'est pas à l'image, pense-t-il, qu'il faut attribuer les malheurs de l'humanité

mais, bien sûr, aux conditions socio-économiques.

Il n'y a pas que les moralisateurs populistes qui s'en prennent aux dangers de l'image et même, dans l'art contemporain, à sa médiocrité contagieuse. Mavrikakis cite des intellectuels français de renom, comme le sociologue Jean Baudrillard et l'urbaniste Paul Virilio, qui donnent un semblant de prestige à cette vision si négative.

Il rattache leur point de vue à la longue histoire du mépris de l'image en Occident, mépris issu de l'idéalisme platonicien, révisé par la tentative chrétienne iconoclaste jusqu'au compromis du pape Grégoire le Grand qui, à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, permit les représentations de figures humaines à la condition qu'elles correspondent au texte qui les inspire.

Selon Mavrikakis, c'est grâce à l'artiste italien Giotto qu'au XIV<sup>e</sup> siècle «l'image devient un texte», c'est-à-dire un message.

### Et en art...

L'essayiste précise qu'il s'agit alors d'un «texte qui lui-même se veut plus qu'une représentation de l'immatériel, ou de l'absence, en devenant une évocation de la matérialité et de la présence». La correspondance entre l'image et le texte s'éteindra au XX<sup>e</sup> siècle, à cause de l'essor de l'abstraction. Mais Mavrikakis conclut ainsi sa fine synthèse de l'histoire de l'art: «De nos jours, nous assistons en force à une forme de résurrection des liens entre image et texte.»

Il signale que si on peut saisir intuitivement l'œuvre abstraite du peintre Jackson Pollock (1912-1956), on ne com-

prend pas la parodie et le pastiche chez la photographe Cindy Sherman (née en 1954) «sans connaître les récits qui entourent leur production ou le projet intellectuel de l'artiste». Son intérêt pour la pénétration subtile de l'image par le texte le pousse à soutenir, avec une clairvoyance audace, que des intellectuels des années 1960 et 1970, comme Roland Barthes et Jacques Derrida, devancèrent le Web.

Leur idée d'abolir les frontières entre image et texte, entre créateur et lecteur, entre créateur et spectateur ne tendelle pas à se matérialiser dans l'aventure des médias sociaux?

Collaborateur  
Le Devoir

**LA PEUR DE L'IMAGE**  
D'HIÉR À AUJOURD'HUI  
Nicolas Mavrikakis  
Varia  
Montréal, 2015, 310 pages

